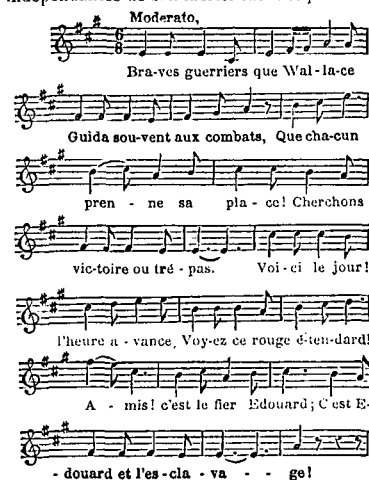




BRUCE (ROBERT), chant écossais. Cet air, risent les savants, est celui d'un vieux chant de guerre écossais sur lequel Burns a rimé les vers qu'il met dans la bouche de Robert Bruce. L'antiquité de la mélodie, le nom du héros et le génie du poète ont valu à cette pièce un succès véritablement national. Le chant, par lui-même, n'a rien de guerrier ni d'enthousiaste; la tradition et le respect des gloires consacrées ont seuls donné à cette pâle mélodie une valeur et une autorité complètement indépendantes de son mérite intrinsèque.



DEUXIÈME COUPLET.

Qui trahira sa patrie,
 Qui tombera lâchement,
 Qui cherchera l'infamie,
 Lâches, fuyez à l'instant!
 Mais vous, vous, dont le courage
 Veut combattre pour la loi,
 Fiers Ecossais, suivez-moi!
 Nous volerons au carnage!

TROISIÈME COUPLET.

Que d'opprobres! que de peines.
 Nos enfants auraient soufferts!
 Notre sang brise leurs chaînes,
 Ils vivront libres et fiers!
 Que, sans vengeance et sans gloire,
 L'Anglais tremble devant nous!
 Qu'il expire sous nos coups!
 En avant! mort, ou victoire!

BRUCE (Edouard), roi d'Irlande, frère de Robert I^{er}, mort en 1318, se signala par son extrême bravoure pendant la lutte que celui-ci soutint contre les Anglais, notamment à Bannockburn (1314). Aussi ambitieux que brave, il voulut partager le pouvoir avec son frère, et un conflit était à redouter, lorsque, en 1315, les Irlandais vinrent demander à Robert Bruce de leur donner pour roi un membre de sa famille. Robert proposa son frère, qui débarqua en Irlande avec 5,000 Ecossais, et se fit couronner à Dundalk, après avoir forcé les O'Donnell, les O'Brien, les O'Connor, les O'Neill, à reconnaître sa suzeraineté. Il s'établit en Ultime. Les Anglais possédaient Dublin et la famine ravageait l'Irlande. Edouard demanda des secours à son frère, qui se rendit en Irlande, mais se vit bientôt forcé de regagner l'Ecosse, où une invasion du roi d'Angleterre rendait sa présence nécessaire. Livré à ses propres forces, Edouard résolut de chasser les Anglais, marcha sur Dublin, augmentant encore par la dévastation les horreurs de la famine. Forcé de rétrograder devant des renforts amenés d'Angleterre, il vit son armée décimée par le manque de vivres et réduite à 3,000 hommes. Robert Bruce lui annonça l'envoi de secours; mais, impatient de tenter la fortune, et craignant dans son orgueil jaloux de ne paraître avoir triomphé que grâce à son frère, il marcha de nouveau contre les Anglais, qu'il rencontra à Dundalk (1318). La victoire était incertaine, lorsque l'Anglais Maupas, ayant aperçu Edouard Bruce, s'avança jusqu'à lui. Ils combattirent corps à corps avec un tel acharnement qu'ils s'entre-tuèrent. L'armée d'Edouard, ayant perdu son chef, se débâta et fut en

partie massacrée. Le commandant de l'armée anglaise, Jean Birmingham, fit couper la tête d'Edouard, l'envoya au roi d'Angleterre, et reçut, en échange de ce triste présent, le titre de comte de Louth.

BRUCE (David II), roi d'Ecosse, mort en 1370, était fils de Robert, auquel il succéda en 1329, n'étant encore âgé que de neuf ans. L'Ecosse fut aussitôt en proie au trouble et à l'anarchie. Le jeune roi, contraint d'abandonner son royaume, se réfugia en France, où il resta dix ans. Ses partisans, à la tête desquels se trouvaient son neveu Robert Stuart, Douglas et Murray, étant parvenus à rassembler des forces, vainquirent Bailleul, l'ancien compétiteur de Robert Bruce, à Panmure, à Perth, à Edimbourg, et le forcèrent à se réfugier en Angleterre. Une députation de nobles se rendit en France et ramena David en Ecosse (1342). Celui-ci, profondément irrité contre les Anglais, qui avaient ravagé son royaume, envahit leur territoire, détruisit le Northumberland et le pays de Galles, incendia Durham et assiégea dans son château la belle comtesse de Salisbury. L'arrivée d'Edouard le força à lever le siège et à conclure une trêve de deux ans. En 1347, à l'appel du roi de France, alors en guerre avec Edouard III, David recommença les hostilités, rencontra les Anglais près de Newcastle, fut vaincu, fait prisonnier et conduit à la Tour de Londres, où il resta dix ans. Enfin, sur les instances priées de sa femme, Jeanne d'Angleterre, Edouard consentit à lui rendre son trône et la liberté, moyennant une forte rançon. Il dut reconnaître, en outre, la suzeraineté du monarque anglais. David passa les dernières années de sa vie à réparer les maux de son pays et à gouverner avec fermeté. N'ayant pas d'enfants, il laissa le trône à son neveu Robert Stuart.

BRUCE (Jacques-Daniel, comte), ingénieur russe, né à Moscou en 1670, mort en 1735, descendait de la famille royale des Bruce d'Ecosse. Après avoir achevé ses études, il entra dans le corps de l'artillerie, devint gouverneur de Novgorod, tomba quelque temps en disgrâce pour avoir attaqué sans succès Narva (1701), contribua au succès de la bataille de Pultava en 1709, et fut nommé, deux ans plus tard, par Pierre le Grand, grand maître de l'artillerie. Bruce s'occupa de réorganiser cette arme, fonda une école de génie, devint un des négociateurs de la paix de Nystadt (1721), et reçut les titres de comte et d'aide de camp général du czar. Fort instruit, il s'occupait beaucoup de travaux scientifiques. Outre des traductions en russe d'ouvrages allemands et anglais, il avait publié un traité de géométrie, et composé un calendrier séculaire, appelé *calendrier de Bruce ou Livre noir*. Il laissa de riches collections d'objets d'histoire naturelle, de médailles, d'instruments d'astronomie, etc., qui furent achetés par l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg. En souvenir des services qu'il avait rendus à la Russie, l'impératrice Anne conféra son titre de comte à un de ses parents éloignés, Alexandre Romanowitch. — Le fils de ce dernier, Jacques-Alexandrowitch BRUCE, devint sénateur, gouverneur général de Moscou et général en chef de l'infanterie. Sa femme fut dame d'honneur et longtemps une des confidentes favorites de Catherine II.

BRUCE (Pierre-Henri), officier du génie, né en Westphalie en 1694, mort en 1751. Issu d'une famille écossaise, qui avait passé en Allemagne du temps de Cromwell, Bruce servit d'abord sous les ordres du prince Eugène, puis il passa, en 1711, au service du gouvernement russe, prit part à l'expédition dirigée contre la Perse en 1722, fut chargé de diverses missions diplomatiques près de la Porte, et alla habiter l'Ecosse en 1724. En 1740, il se rendit en Amérique pour y réparer les fortifications des places de guerre appartenant aux colonies anglaises. Bruce a écrit la relation de ses voyages sous le titre de : *Memoirs of P. H. Bruce, containing an account of his travels in Germany, Russia, Tartary, Turkey, the New-Indies* (Londres, 1782).

BRUCE (Jacques), voyageur écossais, célèbre par ses courses en Abyssinie, né en 1730, à Kinnaird, mort en 1794. Il descendait, dit-on, par les femmes, des anciens rois d'Ecosse. Il étudia d'abord le droit, puis les beaux-arts, se livra enfin au commerce et amassa une fortune considérable. Désespéré par la mort de sa femme, il chercha une consolation à sa douleur dans l'agitation des voyages; visita d'abord l'Espagne, où il ne put obtenir du gouvernement l'autorisation de publier les nombreux manuscrits arabes ensevelis à l'Escorial, et revint à Londres se préparer à ses vastes pérégrinations par l'étude des langues orientales et de l'éthiopien. Lord Halifax lui ayant proposé d'aller à la recherche des sources du Nil, il accepta avec empressement, fut nommé consul à Alger en 1763, mais ne se mit définitivement en route qu'en 1768, visita d'abord Tunis, Tripoli, Rhodes, Chypre, la Syrie, fit dessiner les ruines de Palmyre et de Balbeck par un artiste italien qui l'accompagnait, parcourut l'Egypte, pénétra en Abyssinie, explora les ruines d'Axum, atteignit Gondar, séjour du roi, fut reçu avec empressement et commanda même des corps de cavalerie noire. Il séjourna quatre années en Abyssinie, pendant lesquelles il parcourut le pays en tous sens, visita ce qu'il crut être les

sources du Nil et ce qui n'était en réalité que les sources du Nil abyssin, le *Bahr-el-Azrek* ou fleuve Bleu (déjà découvertes par le P. Paez). Il voyagea également en Nubie, où il courut de grands dangers, revint en Egypte, dont il explora de nouveau les ruines, et regagna sa patrie en 1772. D'avides héritiers, le croyant mort, s'étaient emparés de ses biens; par dépit, et pour punir sa famille, il se maria, mais devint encore veuf en 1784, et vécut depuis dans la retraite, entièrement livré à la rédaction de son *Voyage*, qu'il publia en 1790, et qui fut peu après traduit en français par Castéra. Bruce a beaucoup contribué à faire connaître l'Abyssinie, surtout en ce qui touche l'histoire naturelle. Beaucoup de détails de sa relation ont été en son temps taxés de romanesques; mais plusieurs voyageurs, MM. Combes et l'amisier, M. Léon de Laborde, ont depuis confirmé une partie de ses assertions.

BRUCE (Michel), poète élégiaque écossais, né à Kinnawood en 1746, mort en 1767. Pauvre, maladif, forcé pour vivre de se faire maître d'école, Michel Bruce a laissé dans ses vers l'empreinte profonde de ses tristesses. Ses œuvres, pleines d'une mélancolie pénétrante, ont été publiées à Edimbourg en 1770. On cite, comme ses deux meilleurs morceaux : *Loch-Leven*, poème qui est un modèle de tableau descriptif, et son *Épître sur le printemps*, qui fut pour lui le chant du cygne.

BRUCE (Jean), philosophe et économiste écossais, né en 1744, mort en 1826. Descendant de la famille royale des Bruce et possesseur d'une belle fortune, il fut néanmoins professeur de philosophie à l'université d'Edimbourg; puis, lorsque son protecteur lord Melville fut à la tête des affaires, il devint successivement archiviste des papiers d'Ecosse, historiographe des Indes orientales, etc.; enfin membre du parlement. Ses principaux ouvrages, écrits en anglais, sont : *Premiers principes de philosophie* (1780, in-8°); *Éléments de la science de l'éthique* (1786); *Aperçu historique sur les plans du gouvernement britannique dans l'Inde*, etc. (1793); *Annales des compagnies des Indes depuis leur établissement en 1600*, etc. (1797, 3 vol. in-8°), etc.

BRUCE (John), historiographe et archéologue anglais, né à Londres en 1802, d'une famille écossaise. Il a exercé la profession de juriste jusqu'en 1840, a été trésorier et directeur de la Société des antiquaires, et a dirigé, pendant quelques années, le *Gentleman's magazine*. M. Bruce a édité une foule de mémoires et de documents historiques, pour la Camden society : la *Restauration d'Edouard IV* (1838); les *Annales du règne d'Élisabeth*, d'Hayward (1839); *Correspondance de Leicester* (1843); *Notes sur le Long parlement*, de Verney (1844); *Lettres d'Élisabeth et de Jacques VI* (1849); *Papiers de Verney jusqu'en 1639* (1852); *Charles I^{er} en 1646* (1855); *Correspondance de Jacques VI, d'Ecosse*, etc. (1861); — pour l'Asiatick society du Berkshire : *Bienfaits de l'archevêque Laud* (1841); — pour la Société Parker : *Œuvres de Roger Hutchinson* (1841); et *Correspondance de l'archevêque Parker* (1853). M. Bruce s'occupe actuellement d'un recueil des *Papiers d'Etat du règne de Charles I^{er}*, et en a publié quatre volumes. Ce travail, entrepris sous les auspices du gouvernement anglais, abonde en documents qui font connaître des faits complètement nouveaux sur les hommes les plus célèbres de cette époque. On y trouve les pièces officielles relatives à la fameuse taxe des vaisseaux, taxe qui joue un si grand rôle dans l'histoire de la révolution d'Angleterre. M. Bruce a écrit dans les revues périodiques : *l'Edinburgh review*, le *Gentleman's magazine*, etc. La Société des antiquaires l'a nommé en 1861 curateur du *Soane's museum*.

BRUCE (Frédéric-William-Adolphe), diplomate anglais, né en 1814. Fils du comte Elgin, il entra dans la diplomatie, et, après avoir accompagné lord Ashburton aux États-Unis, il fut nommé successivement secrétaire du gouvernement à Hong-Kong (1844); puis consul général en Bolivie (1847), dans l'Uruguay (1851), et en Egypte (1853). Six ans plus tard, il accompagnait en Chine lord Elgin, son frère; prenait part à la conclusion du traité de Tien-Tsin, qu'il porta à Londres pour être ratifié; puis il retourna en Chine en qualité de ministre à Pékin. Bientôt après, les hostilités recommencèrent entre le gouvernement chinois et la France et l'Angleterre, représentées par le baron Gros et lord Elgin. Un nouveau traité ayant été conclu à Pékin en 1860, le diplomate anglais revint en Europe, après avoir laissé à M. Bruce ses pleins pouvoirs. Celui-ci fit, en 1861, son entrée solennelle à Pékin, et régla avec le prince Kong les arrangements nécessaires pour fixer définitivement la situation et les droits des Européens dans l'empire chinois.

BRUCÉE s. f. (bru-sé — de Bruce, voyageur anglais). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des rutacées et de la tribu des zanthoxylées, comprenant un petit nombre d'espèces, qui croissent dans les régions tropicales de l'Afrique, de l'Asie et de la Polynésie : *La BRUCÉE antidysentérique* passe pour un excellent spécifique contre la diarrhée. Les BRUCÉES sont remarquables par leur amertume. (Ad. de Jussieu.)

BRUTELLES s. f. pl. (bru-cè-le). Techn. Petite pince dont les bras font ressort, et qui

sert à saisir les objets trop petits pour être saisis à la main.

BRUCHE s. f. (bru-che — du gr. *bruchô*, je ronge). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, voisins des charançons, et comprenant un grand nombre d'espèces (cent quarante, d'après quelques auteurs), disséminées dans la plupart des régions du globe, et surtout dans les contrées chaudes, où elles exercent de grands ravages : *Les BRUCHES sont peu répandues dans les pays du nord*. (Duponchel.) *Dans les contrées méridionales, les ravages occasionnés par les BRUCHES sont quelquefois incalculables*. (Duponchel.)

— **Encycl.** Les bruches sont, en général, de très-petits insectes, qui, à l'état parfait, se trouvent sur les fleurs, mais dont les larves vivent dans l'intérieur des graines, notamment de celles de la famille des légumineuses. La plus commune est la *bruche des pois*, ainsi nommée parce qu'elle se jette de préférence sur cette plante, bien qu'elle attaque aussi les fèves et les lentilles. La femelle pond au printemps; elle dépose ses œufs sur cette gousse, s'introduit dans une sorte, dont elle ronge peu à peu la substance, et s'y transforme en nymphe. Elle attaque également les pois secs renfermés dans les greniers, et y pullule avec une rapidité prodigieuse. En général, les variétés très-hâtives ou très-tardives n'en sont pas atteintes. L'enveloppe des pois attaqués ne manifeste en aucune manière la présence des larves. Ces pois paraissent aussi sains que les autres, les larves, tant qu'elles sont renfermées, ayant la précaution de ne pas percer l'enveloppe, mais seulement de l'amincir sur un point de manière qu'elle puisse facilement être perforée par l'insecte parfait, à sa sortie. Les pois ainsi rongés sont rarement bons pour le semis, car les bruches rongent de préférence le germe, qui, dans les pois secs surtout, est plus tendre et plus sucré. Quand ils ne sont pas trop infestés, on peut les manger sans danger, mais non sans répugnance. Le moyen le plus pratique de préserver la récolte, au moins en partie, consiste à mélanger les pois avec du sable, de la cendre, de la sciure de bois, etc., qui, en isolant les grains attaqués, empêchent les bruches de s'accoupler et par suite de pondre.

BRUCHE (la), rivière de France, prend sa source au village de Bourg-Bruche, arrond. de Saint-Dié (Vosges), arrose Schirmeck, entre dans le département du Bas-Rhin, passe à Molsheim et Soultz, alimente le canal de la Bruche, et se jette dans l'Ille à 3 kilom. au-dessus de Strasbourg, après un cours de 70 kilom. Le canal qui porte le même nom, exécuté en 1681, d'après les plans de Vauban, commence à Soultz, se dirige parallèlement à la Bruche, et débouche dans l'Ille, près de l'embouchure du canal du Rhône au Rhin. Longueur, 20 kilom.; pente, 28 m. 21, rachetée par 12 écluses.

BRUCHÈLE s. f. (bru-chè-le — dimin. de bruche). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charançons, plus connus sous le nom d'urodon.

— s. f. pl. Petit groupe d'insectes coléoptères, de la famille des charançons, ayant pour type le genre bruche : *Les larves des BRUCHÈLES se nourrissent de graines*. (Duponchel.)

BRUCHER ou **AUBRY OLLIVIER**, mécanicien du xvi^e siècle, inventa, vers 1550, le monnayage au moulin ou balancier, qui fut repris et perfectionné sous Louis XIV par Varin, en 1645. Ce procédé avait été abandonné pour le monnayage au marteau, en 1585.

BRUCHIDE adj. (bru-chi-de — de bruche, et du gr. *eidōs*, aspect). Entom. Qui ressemble à la bruche.

— s. f. pl. Syn. de BRUCHÈLES.

BRUCHIE s. f. (bru-chi — de Bruch, botaniste bavarois). Bot. Genre de plantes cryptogames, de la famille des mousses, comprenant trois espèces, dont une croît dans les Vosges.

BRUCHION ou **BRUCHIUM**, nom du principal quartier de l'ancienne Alexandrie d'Egypte, occupant la partie orientale de la ville, bordant le Grand-Port, et séparé des autres quartiers par une enceinte particulière. Strabon, qui visita Alexandrie vingt-quatre ans av. J.-C., nous a laissé des détails très-circconsciencés sur la ville des Ptolémées. D'après cet écrivain, c'est dans le Bruchion que se trouvait le plus grand nombre de palais, de temples, de monuments de toute espèce, dont les successeurs d'Alexandre avaient rempli leur capitale; là aussi s'élevait la fameuse bibliothèque. Ce somptueux quartier eut beaucoup à souffrir durant le siège que César y soutint, lorsque, poursuivant Pompée en Egypte, le vainqueur de Pharsale fut retenu pendant sept mois par les séductions de Cléopâtre, et fut attaqué par les partisans de Ptolémée, qu'il avait évincé du trône. V. ALEXANDRIE.

BRUCHSAL, ville du grand-duché de Bade, ch.-l. du bailliage de même nom, dans le cercle du Rhin moyen, sur le Salzbach, à 20 kilom. N.-E. de Carlsruhe; 8,000 hab. Ecole de jeunes aveugles; haras grand-ducal. Beau château, ancienne résidence des évêques princes de Spire.